

*Discours de la rentrée solennelle du Barreau  
de Paris et de la Conférence du Stage 2006  
prononcé par Maître Laure Heinich-Luijter,  
Première Secrétaire de la Conférence*

**Eloge de  
NATHALIE SARRAUTE  
Apprendre à dire l'indicible**

*« C'est toujours faux un portrait, on construit  
autour d'une apparence et on résume la vie qui  
est immense »*

Nathalie Sarraute

*A la Promotion de la Conférence du Stage 2006, mes maillons*

Comment vous l'expliquer ?

Je l'aimais plus que ma vie.

Comment vous expliquer le chemin qu'a pris ma main pour tellement la cogner ?

Vous m'accusez de l'avoir tuée.

Vous m'accusez aussi de ne pas savoir en parler.

Je voudrais tellement vous l'expliquer, à vous Monsieur le Président, à vous  
Mesdames et Messieurs les Jurés.

Qui m'aidera ?

Mes mots à moi souffrent. Ils souffrent tellement qu'ils ne sortent pas.

Les mots qui viennent en premier ne suffisent pas.

Il faut quelqu'un pour m'aider. M'aider à dire l'indicible, l'inqualifiable, l'innommable, l'inexprimable, tout ce qu'on ne peut pas dire et que précisément vous me demandez d'expliquer. Vous me le demandez là, devant vous, alors que je me sens à genoux dans cette salle qui m'écrase.

Qui m'aidera ?

L'homme en noir ?

Comment trouvera-t-il les mots pour expliquer ce déchaînement de violence, sans maîtrise, sans contrôle et que je ne voulais pas ?

Qui l'aidera à trouver les mots puisque je ne peux pas ?

Elle.

Elle a le visage du courage.

Quelque chose d'insoumis. Une combattante de la parole et des lettres.

Elle livre des batailles sans merci.

Elle a quelque chose (...) de Marianne, là, aux creux des yeux, entre les rides du bonheur, celles qu'on a avant même d'être vieux.

Elle a quelque chose de Marianne avec un stylo pour drapeau.

Elle a quelque chose de Marianne, un air de ne pas y toucher sans jamais renoncer.

Elle est ma Marianne. Dès ses premières lignes, ses premières pages, elle parle de moi. Elle parle de vous aussi, le savez-vous ?

Elle en parle comme des gens qui sont faits l'un pour l'autre et qui ne le savent pas.

Elle est votre Marianne.

Elle écrit votre vertige, votre tremblement. Tout ce que vous pensiez avoir caché, elle n'a cessé de le montrer.

Elle s'appelle Nathalie Sarraute et elle défend sa cause, la révolution des lettres et le nouveau roman.

Le nouveau roman, il est dans votre vie à chaque instant.

Il est là, quand vous vous expliquez avec un proche. Quand vous vous inquiétez que votre ami se soit un peu éloigné...Au théâtre, dans une pièce qu'elle a écrite, l'ami en question répond :

*« ce n'est rien qu'on puisse dire, rien dont il soit permis de parler (...) c'est juste des mots...*

- *des mots ? Entre nous ? Ne me dis pas qu'on a eu des mots...ce n'est pas possible...et je m'en serais souvenu...*
- *non pas des mots comme ça...d'autres mots,...pas ceux dont on dit qu'on les a eus...des mots qu'on n'a pas eus, justement...on ne sait pas comment ils nous viennent... (...) c'est à cause de ça, tu ne comprendrais pas, personne du reste ne comprendrait... (...) un jour quand je me vantais de je ne sais quel succès (...) tu m'as dit « C'est bien ça »...juste avec ce suspens, cet accent (...) ce n'est pas sans importance »<sup>1</sup>.*

Vous voyez, vous le savez bien d'ailleurs, Avocats, Magistrats, élus du peuple : le danger vient des mots, quand ils persistent dans la mémoire, quand ils sont blancs et que vous les entendez noirs.

---

- <sup>1</sup> Pour un Oui ou pour un non, ed la Pléiade, p.1499

Elle s'appelle Nathalie Sarraute et met les mots en procès. Parce qu'ils sont criminels, les mots. Ils assassinent plus que les balles.

Vous avez déjà compté les blessés des mots ? Les meurtris ? Les handicapés ? Les estropiés de la vérité ? Les qui ne s'en remettent pas ?

Les balles, au moins, on peut les extraire, les faire enlever. Alors qu'un mot, quand il est entré, personne n'a la chirurgie pour le retirer.

Et les lendemains, il prend un autre sens quand on y repense.

Vous pouvez vous défendre, vous aussi vous savez dégainer. Des mots criminels, on en a tous tirés. Mais ça ne guérit pas de savoir qu'on peut tuer. Le pansement des mots, on ne l'a toujours pas trouvé.

A vous aussi Madame Sarraute, malgré tout ce que vous avez écrit, ce pansement vous a manqué ; vous qui avez été mille fois assassinée.

Elle vient de se réveiller. C'est une matinée d'avant guerre, un peu brumeuse, un peu terne. Les mots sont déjà là, elle en met sur les tartines du petit déjeuner, ils sont dans sa tasse de thé, sur la nappe, sur le papier, la maison en est tout habitée, presque hantée. Elle ne les assemble pas encore, elle les laisse juste vibrer.

Elle s'appelle Nathalie Sarraute et ne travaille jamais les mots avant de s'être habillée, bien emmitouflée. Pour affronter l'écriture, il faut se barricader.

Elle sait que le livre l'attend. Impatiemment. Qu'il est en train de trépigner. Elle reste devant le miroir assez longtemps, elle n'est pas pressée. Elle sait qu'avec l'écriture c'est la souffrance qui va arriver.

Elle s'appelle Nathalie Sarraute et ressemble à l'écrivain tel que vous l'auriez dessiné : dans un pull de laine bien engoncée, les cheveux trop blancs pour être teints. Elle a l'air si douce, si tendre qu'on a envie de la prendre dans ses bras puis on est surpris, dans cette douceur, il y a quelque chose de durci, quelque chose qui s'oppose.

C'est quelque chose de Marianne, de la résistance dans un corps de femme.

Ce jour là, elle a rendez-vous avec Jean-Paul Sartre, dans ce petit café du côté de Saint Germain des Prés.

Elle devrait être en joie. Non. Elle est désabusée.

Elle arrive avec le visage d'un boxeur qui a trop encaissé. Elle s'est traînée de maison d'édition en maison d'édition et finit par sonner aux portes comme on va se faire frapper.

Elle devait bien comprendre : les lecteurs étaient déroutés, ils avaient besoin de repères, de personnages. Et puis, ce qui se déroulait dans ses livres était trop lent, trop arraché des profondeurs, ils se lisaient comme une douleur.

Sartre avait bien vu qu'il se passait quelque chose, mais il sentait aussi qu'elle était trop visionnaire, trop avant-gardiste, que le temps avait du retard sur elle.

*« La préface de ton roman, je vais la rédiger. Personne n'a jamais été de ce côté-là : ta plume remue le monde, tu écris ce que les gens ne disent pas. Tu es la musicienne de nos silences. On se fiche des refus, continue, écris ! Poursuis cette exploration intérieure ».*

Elle écoutait comme quelqu'un qui n'a plus d'espoir et qui fait semblant d'y croire.

Il écrit une préface splendide, évoque la nouveauté, ce petit quelque chose de Marianne qui ne lui a pas échappé.

Mais dans la pointe du stylo, une pointe de jalousie, de cette jalousie qui ne s'assume pas, qui ne se retient pas. Il écrit presque qu'elle assassine la littérature : quelle jolie préface pour la lancer !

Sartre était finalement l'illustration de ce qu'elle voulait prouver : derrière les mots d'amour, il y a souvent de la haine bien élevée.

Je vous l'avais bien dit : parce qu'ils sont criminels, les mots, ils assassinent plus que les balles.

Un jeune éditeur se décide enfin à la publier. Il a vendu 400 livres et bradé les autres au prix du papier...

Elle s'appelle Nathalie Sarraute et ressemble à une écolière quand elle prend son cartable chaque matin et s'assoit dans un petit café où les mots se pressent sur le papier. Ce sont des mots de tous les jours et pourtant nous les retenons. Nous laissons toujours le langage policer ce que nous pensons.

On a dit : ce n'est pas de la littérature. Peut-être. Elle ne sait pas. Elle sait juste que c'est un combat. Quand je la lis, j'ai froid, chaud, mal, je me dis qu'elle c'est moi.

Je me dis que c'est vrai toutes ces choses qui traversent et qu'on ne dit pas. Je me dis que c'est à nous, les Avocats, de faire jaillir ce que les autres ont délaissé, n'ont pas osé.

Le succès est arrivé de la même manière qu'il s'était refusé. Les portes qui s'étaient toutes fermées s'ouvrent brusquement sur son passage, avec des roulements de tambours et des fracas.

Novembre 1996, les éditions de la Pléiade, auxquelles elle n'avait même pas rêvé, la publient de son vivant. Ce n'était jamais arrivé auparavant. Elle plante alors son drapeau dans 25 pays dans lesquels ses livres sont traduits.

Et pourtant, elle continue de parler sans prendre son élan, elle reste éloignée de cette invitation permanente à prendre plus, à posséder plus, à paraître plus.

On a commencé à dire qu'elle valait plus que le prix Nobel, plus que d'être immortelle, qu'on n'a jamais écrit aussi juste que cela<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Tremblay, 1995, Le sens critique p230

Vous vous demandez ce qu'elle fait là, dans cette salle à côté de moi.

Vous vous souvenez à peine qu'elle était Avocat.

Vous jugez qu'elle a certainement sa place dans le Panthéon de la littérature, mais qu'elle n'a rien à faire ici, avec nous, aujourd'hui.

Vous vous le dites parce que ça vous rassure de penser qu'on ne peut pas être dans deux Panthéons à la fois. Deux Panthéons et puis quoi... ?!

Vous pensez qu'elle devrait choisir ? Qu'elle devrait rester à sa place ? Quelle place ?

Vous savez, elle ne demande pas mieux.

Elle était Avocate et nous l'avons mise à la porte. Aujourd'hui, elle nous ouvre la sienne.

Suivez ses pas, ils sont littéraires, mais sont ceux d'un Confrère.

Elle dit que les écrivains académiques sont des écrivains ratés.

Elle dit la même chose des Avocats.

Il y a ceux qui parlent bien et qui ne disent rien.

Et il y a ceux dont les mots font vibrer, palpiter, vivre, c'est tout, vivre.

Ceux-là ne se gargarisent pas de leur titre d'Avocat, ils sont au plus près des humains et ils trouvent leurs mots en y plongeant les mains.

Nous, nous sommes des Avocats, *disent les imbéciles*.

Nous, nous sommes des écrivains, *disent les imbéciles*.

*Disent les imbéciles*, c'est justement le titre de son ouvrage. Nathalie, j'ai bien peur que tu y parles de nous, de moi.

Moi, chaque fois que je fais abstraction de tout ce qu'il y a en dessous des conversations, des apparences. Moi, quand je parle comme Voltaire, avec les mots du siècle des Lumières.

J'ai bien peur d'avoir du retard du côté des mots, du côté de l'autre vérité, celle de l'homme qui s'est tellement cogné à l'existence que chaque mot n'est plus qu'un désert de sens.

Alors, pour parler autrement, avec son temps, avec les mots qui brisent nos chaînes, qui se déchaînent, il faut la suivre.

Elle, elle ne s'arrête pas à nos lois. Vous parlez, vous décrivez, vous tournez tout autour mais vous n'y êtes pas. Vous appliquez un Code alors qu'il faut se demander ce que cela fait de l'appliquer ou pas.

Quand l'expert dit que l'accusé a agi sur un coup de folie, mais pas la folie au sens judiciaire malheureusement, refusez d'expliquer gentiment à votre client malade que c'est l'enfermement qui l'attend.

Affranchissez vous des règles écrites. Ce qui est important, c'est la folie au sens de la vie.

Vous avez besoin de dire l'indicible, l'innommable, l'inexprimable.

Utilisez donc son langage, vous serez meilleur Avocat.

Appelez la à la barre et elle vous aidera.

Vous gagnerez, vous gagnerez le cœur de l'un, de l'autre.

Vous vous appelez Nathalie Sarraute.

C'est bien elle qui vient d'entrer dans la salle d'audience, vous l'y avez appelée, vous la reconnaissez ?

Elle a pris les traits d'un livre trop rempli d'idées. Elle boite. Elle peine.

La salle d'audience s'est remplie d'une couleur un peu jaunie, ça fait bien longtemps que son livre est fini.

Elle avance page à page, fatiguée, un peu cornée sur les côtés.

Puis elle s'installe au pupitre, elle enlève sa couverture, cette carapace qui l'agace, et elle montre sa chair, en plaidant à livre ouvert.

Quand elle commence à plaider, c'est comme si une fée l'avait frappée. Elle s'ouvre et s'en est fini de son air vieilli. Elle s'ouvre comme on parle à la vie.

Plus elle plaide et plus on la ressent, elle devient bien plus que le nouveau roman. Elle devient notre journal intime. Elle parle de nous jusqu'aux tranches les plus intimes.

Et là, vous découvrez qu'il y a quelqu'un au bout des mots. Quelqu'un qui tient à un fil, qu'on remonte mot à mot.

Elle n'est pas née dans un prétoire cette façon de plaider, cette façon de parler.

Vous savez comment il est venu à la vie le nouveau roman ? Vous savez dans quelle salle d'accouchement ?

Il est né là. Un jour du concours de la Conférence du Stage, dans la bibliothèque des Avocats.

On l'avait joliment annoncé, comme lorsqu'on met un bracelet sur un tout petit poignet : « *Madame Nathalie Sarraute, vous avez la parole* ».

Elle n'avait pas trouvé de place pour accoucher, il était trop différent son nouveau né.

Il fallait un lieu, un peu petit, pas trop prestigieux. Il fallait un lieu sans qu'elle se sente opprimée, censurée, encadrée dans un style imposé.

Un lieu où l'on peut naître à soi-même avec un sujet sans objet.

Elle a choisi son endroit, elle se sentait bien là, au concours de la Conférence du Stage dans la bibliothèque des Avocats. Elle pouvait le mettre au monde sans sage-femme, sans personne pour lui dire de faire des pauses, de respirer, de laisser venir, de se décontracter.

Elle nous a proposé de l'adopter.

Il est né là, devant douze Secrétaires, douze obstétriciens de la parole, un peu médusés.

Il est né là. Un joyau dans un trésor de femme.

Il lui en a fallu du temps avant de s'appeler le nouveau roman. Cela a été un peu confus, un peu hésitant. Contrairement à ce que l'on pense, les miracles ont toujours un long cheminement.

Elle s'appelle Nathalie Sarraute et prépare le concours de la Conférence du Stage. Elle s'assoit à sa table, les genoux bien alignés et attend un peu avant de commencer, elle prend le temps de savourer.

Elle s'est mise à écrire d'une écriture qui se parle. Elle a écrit comme on dit, ou plutôt comme on dirait si on osait.

Très vite il a été lundi, l'instant de prononcer le discours, de faire vivre ces mots qui ont eu tant de mal à voir le jour. Plus question qu'ils restent sur le papier. Et ce jour là, les mots se sont envolés.

Elle remporte un vrai succès à ce premier tour de la Conférence, elle a aimé. Ce sera pour toujours sa nouvelle forme de discours.

Ce qu'on ressent quand on parle, ça s'appelle comment ?

« *Tropismes* », dit-elle.

Ecoutez-la, vous l'entendez ? :

*« à ce moment là, c'est venu...quelque chose d'unique...qui ne viendra plus jamais de cette façon, une sensation d'une telle violence qu'encore maintenant, après tant de temps écoulé, quand, amoindrie, en partie effacée, elle me revient, j'éprouve...mais quoi ? quel mot peut s'en saisir ? pas le mot à tout dire : « bonheur », qui se présente le premier, non pas lui, ... « félicité », exaltation sont trop laids, qu'ils n'y touchent pas, ...et « extase »...comme devant ce mot, ce qui est là se rétracte... « joie », oui peut être...ce petit mot modeste, tout simple, peut effleurer sans grand danger... »<sup>3</sup>*

La Conférence, elle en parle en vibrant. Vous vous rendez compte ?

La Conférence, elle en parle comme du jour où c'est arrivé, ça, savoir écrire comme on ressent, se faire écouter.

A partir de ce jour là, on dira tout ce qu'on veut sur la Conférence. Un jour, ça a fait le nouveau roman.

---

<sup>3</sup> Extrait de *Enfance*, ed Gallimard, p.

Vous en connaissez d'autres des institutions qui font de belles choses comme celle-là ? Vous en connaissez d'autres des institutions qui traversent le monde avec des mots ? Des institutions qui remuent autant la vie ? Vous en connaissez d'autres des espaces de liberté qui permettent aux styles un peu moins rampants, un peu plus individuels, un peu plus combattants, de s'exprimer ?

Elle s'appelle Nathalie Sarraute et veut faire de la place à la vie.

Vous n'êtes pas surpris qu'on parle de tout sauf de ça ? Qu'on écrive des romans entiers sans parler de ce que vous ressentez ?

Elle veut que vous l'évoquiez tous les jours la vie, dans vos dîners, dans vos plaidoiries.

Vous l'avez en vous, elle nous l'a donnée, cette façon de faire parler la vie, comme si elle était là, juste à côté, sortie de nous, en train de s'exprimer.

Que dirait-elle ?

Elle nous dirait d'arrêter de tourner autour, de mettre les pieds dedans. Elle dirait d'arrêter d'avoir peur d'elle.

A quoi ça sert ?

A quoi ça sert de parler de la vie ?

Et puis ça sert à qui ?

Ça lui sert à lui. Celui qui vous parlait à la première minute de mon discours, celui qui remet sa vie entre vos mots.

Oui, ça me sert à moi, vous vous rappelez, moi je suis toujours dans mon box, accusé. Celui qui a tué.

J'ai besoin de vos mots. De la sauvagerie de votre parole.

Pas pour me sortir de là, je sais bien que je vais dans l'ombre pour longtemps, c'est la loi.

J'ai besoin de vos mots, pour être un homme dans ce que j'ai fait, parce que c'est tout ce qu'il me reste.

J'ai besoin de vos mots pour dire à ceux que j'ai blessés que c'est aussi la vie qui fait qu'on peut tuer.

J'en ai reçu des mots qui font mal et dont il faut s'éloigner ou faire semblant de les avoir esquivés.

Alors à quoi ça sert ?

Vous en avez d'autres des mots ? Des mots qui caressent, qui effleurent, qui glissent et qu'on a peur de voir s'échapper.

Vous en avez des mots qui guérissent ?

Il paraît qu'elle, elle les a trouvés.

Vous ne voulez pas les employer ?

Evidemment, les mots de la vie ne peuvent pas toujours sauver.

Parfois, il est impuissant le nouveau roman.

Il ne remplit plus sa fonction de rempart et ne nous empêche pas de crever.

Il n'a rien fait quand la vie s'est arrêté de danser, quand une partie d'elle l'a quittée. Une partie qui se voit, une partie qu'on ne cache pas. Une partie qui s'appelle un mari.

Le jour où il a été enterré, elle a pleuré comme si les larmes pouvaient empêcher la terre de se creuser.

Elle a quelque chose d'une Marianne abîmée.

Elle s'est appelée Sarraute en épousant Raymond, en 1925.

Et maintenant, elle s'appelle comment ?

Raymond, elle l'avait tant aimé. De l'amour comme celui-là, elle m'interdirait d'en parler. Elle dirait que ce n'est jamais assez.

Ce n'est pas très novateur de mourir, c'est même assez courant, ça se lit à chaque page des romans. Ca fait pourtant mal comme si c'était la première fois, de l'avoir tant lu ça n'aide pas.

Elle a marché plus doucement ce jour là, la tête baissée un peu plus bas.

Seule dans sa maison, elle entend encore les pas de Raymond, ce sont ceux de l'an passé qui continuent de résonner.

Dans le fauteuil près du lit, la solitude s'est assise à la place du mari. Elle écoute Nathalie lire à voix haute ses manuscrits.

Elle aurait préféré la tristesse, elle l'aurait attaquée de tous les côtés, la connaissant, je pense même qu'elle l'aurait giflée, mais contre la solitude, elle était désarmée. Elle l'accepte en tentant poliment de lui échapper et glisse aux amis qui s'attardent sur le pallier, « *ne me laissez pas seule, revenez* ».

Seule, quelle idée ? Il y a des milliers de lecteurs, d'admirateurs, de contradicteurs même, un peu partout pour l'entourer. Mais elle sait mieux que personne que ce n'est pas par les autres que la solitude peut être comblée.

Elle avait caressé l'espoir d'avoir cent ans. Un siècle, ça sonnerait comme un monument. Elle se replie alors sur les liens qui lui restent avec la vie, ses trois filles et les tout-petits, mais même leurs fous rires ne font plus le même bruit.

Elle dit que ses filles sont comme sa vie, que les mots sont impuissants, qu'on ne peut pas les faire entrer dans tant de sentiments.

Petite, elle aurait voulu le même amour.

Elle est née Nathasha Tcherniak, avec le siècle. A Ivanovo, en Russie, on la surnomme Tachotchek.

Issue d'une famille juive, son père le criait sur les toits tant il pensait que c'était stupide d'avoir honte d'être soi.

Vivant en France, il y était étranger, et alors me direz-vous ?

Alors la guerre est arrivée et les coups sont venus de là où on ne les attendait pas, ils n'ont pas été militaires, ils sont venus de la loi.

Nathalie prend bien vite son stylo, elle écrit comme on se dénonce, quatre lignes et quelques mots :

*Paris, le 22 Octobre 1940,*

*Monsieur,*

*J'ai l'honneur de vous informer que mon père avait, au moment de sa naissance, la nationalité russe. Je vous prie en conséquence de bien vouloir noter que je ne fais plus partie de l'Ordre des Avocats depuis la promulgation de la loi du 10 septembre 1940.*

*Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.*

1940 et c'est une perle qui s'en va. A cette époque là, ce sont des milliers de princesses qu'on ne reverra pas.

Pas de révolte, un simple courrier. Pas de révolte chez une femme exclue. Elle sait peut être qu'il n'y a aucune possibilité d'y échapper, ce ne serait que reculer. L'année d'après, elle serait radiée parce que juive.

Cette lettre là, pourquoi l'avoir écrite ? Comment avez-vous pu coucher ces mots sur le papier, des mots bien alignés, tout résignés ? Des mots pour vous y enterrer. Cette lettre là, pourquoi l'avoir écrite ? Il fallait refuser.

Où alors vous pensiez que c'était sans importance, qu'être Avocat ce n'est pas écrit sur un bout de papier, que ça ne s'efface pas avec une rature ? Qu'être Avocat c'est dans les mains, les tripes et partout à l'intérieur de soi ?

Quand vous avez été radiée, Nathalie Sarraute, vous avez pensé quoi ?

Moi j'aurais voulu les prendre à la gorge, le Bâtonnier et tous ceux qu'on appelait pourtant des Avocats. J'aurais voulu les secouer et leur rappeler qu'on plaide sans étoile, sans couleur et sans marque sur soi.

Vous nous avez tant donné et nous, on vous a donné quoi ?

Moi, ça me serre le cœur comme une profanation rien que de dire ce mot, radiation.

1941, elle s'appelle Nicole Sauvage. Elle a quelque chose d'une Marianne de la guerre. En fuite avec les enfants comme bagage. Dénoncée, sauvée, hors de question d'apposer une étoile, elle préfère la clandestinité. Partir encore. Quand on a tant de vie, il n'y pas de place pour la mort.

Et quand on vous a proposé d'être réintégrée, que vous a-t-il manqué ?

Pourquoi ne pas nous retrouver ?

Je vous en veux pour ça. Je t'en veux pour ça.

J'aurais voulu que ton drapeau soit une robe noire et que tu le portes plus haut.

Avais-tu peur de perdre un peu de liberté, de te retrouver quelque peu aliénée ?

Refusais-tu que des règles te soient à nouveau imposées ?

Je te crois claustrophobe.

A l'idée de subir des contraintes, tu commences à suffoquer.

Tu avais déjà échappé aux conventions littéraires en inventant ta propre liberté, ton propre roman. Pensais-tu ne pas pouvoir affranchir les Codes et les Lois en restant Avocat ?

Tu pensais qu'être révolutionnaire c'était ne rien subir, ne rien concéder, ne rien accepter sans y adhérer.

C'était un beau combat, pourquoi ne l'avoir pas mené en robe d'Avocat ?

Tu aurais refusé tout ce qui essaie de classer la vie, de la mettre en catégories.

Tu aurais pu être l'Avocate de la déchirure, manifester avec des mots choisis l'insolence et le mépris. On aurait vu dans ton éloquence « *la discipline du cri* »<sup>4</sup>.

Je sais que les plaidoiries traversent les huis clos des Cours d'assises, que les mots bondissent dans la société, et font grandir. N'était-ce pas suffisant pour te faire rester ?

Tu t'es heurtée aux mots.

De la façon si vive dont tu l'as fait, cela te suffisait.

Les hommes, tu nous les as laissés.

Alors, j'ai choisi de plaider, choisi d'être aux côtés des hommes en difficulté, là juste à côté, en leur prêtant ma voix, ma voix avec tes mots, pour qu'ils puissent s'exprimer.

Aujourd'hui, grâce à toi, on peut être Avocat et faire le choix des hommes et des mots à la fois.

---

<sup>4</sup> Convaincre, Bredin, Lévy, ed. Odile Jacob

Nathalie. Elle aurait voulu s'évaporer pour que personne n'ait à choisir dans quoi l'enterrer. Elle n'a pas eu le temps, c'est venu comme le reste, doucement, juste avant d'avoir cent ans. Son corps a cogné contre sa volonté.

Elle s'appelle Nathalie Sarraute et demande de lui garder « *une petite place parmi vous. Je me ferai si discrète, si légère. Je suis bien ici, je n'ai pas envie de partir. Il faut me retenir, faire diversion auprès de ceux qui veulent m'emmener, amusez les pendant que je me cache* »<sup>5</sup>.

Ne vous inquiétez pas, je mets juste une robe d'Avocat sur vous pour que vous n'ayez pas froid.

Elle s'appelle Nathalie Sarraute et elle nous regarde, nous qui sommes ici bas. Ca y est, elle a cent ans. Elle a les cheveux moins blancs. On a dû prendre bien soin d'elle pendant tout ce temps.

Au Palais, nous prenons soin de ses rêves. De ses rêves d'audience et de plaidoiries.

---

<sup>5</sup> p 232

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs les Jurés, avant de vous retirer, il faut que je vous dise encore. Je vais quitter mon box d'accusé. Je vais repartir un peu plus loin, incarcéré.

Mon Avocat a plaidé.

Il a dit tout ce qu'il y avait d'inqualifiable, d'inexprimable et qui me manquait. Il a expliqué, à m'en faire trembler, le chemin qu'a pris ma main pour tellement la cogner.

J'avais l'impression qu'il prenait les mots en moi, qu'il me les arrachait, qu'il les posait devant les Juges comme on leur présente une vie disséquée, écorchée. Ecorchée vive.

Je suis reparti avec ses mots, j'en suis tout couvert, j'ai bien plus chaud. Il paraît qu'elle vient de vous, Madame Sarraute, cette manière de procéder, cette manière de plaider.

C'est la plus belle façon de parler.